

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Number 35, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (35), 87–93.

Rafraichissement signé Carpentier

André Carpentier, *Carnet sur la fin possible d'un monde*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « L'ère nouvelle », 1992, 138 p.

Dans son dernier recueil, André Carpentier offre une série de nouvelles campées dans des univers fantastiques et science-fictionnels. Un lecteur qui ne serait pas initié à ces formes littéraires serait susceptible de découvrir du jamais lu. Malgré que mon attrait pour ce genre n'ait jamais été très élevé, Carpentier a su me plaire et m'en faire voir de toutes les couleurs avec ses neuf nouvelles dans lesquelles évoluent des personnages de toutes sortes, tantôt humains, tantôt robots ou holos.



Que l'action se situe dans l'île de Montréal ou dans un lieu imaginaire, les acteurs sont guidés par des forces surnaturelles et rencontrent des êtres on ne peut plus bizarres. Par exemple, dans « Copie qu'on forme », le plus court texte du recueil qui n'a

rien en commun avec le roman de Monique Larue (*Copies conformes*), Copi, le personnage central, voit son destin s'imprimer derrière une feuille de papier peint qu'il décolle d'un mur. Très étrange, pourrait-on dire, et c'est l'impression qu'on a en lisant chaque page du livre. Paradoxalement, le texte qui m'est apparu le moins étrange, c'est-à-dire celui dont les personnages sont décrits avec le plus de réalisme, est celui intitulé « Très étrange » où, tel un Balzac moderne, Carpentier s'applique à décrire, par le truchement d'un narrateur omniscient, les différents personnages qui montent à bord d'un ascenseur qui poursuit son élévation en s'arrêtant à chaque étage pour prendre de nouveaux passagers jusqu'à ce que leur nombre atteigne treize, juste comme ils s'apprêtent à atteindre le treizième. Ce chiffre malchanceux n'est

à aucun endroit mentionné explicitement, mais l'auteur s'amuse à répéter plusieurs fois l'adverbe « très » suivi d'une voyelle, montrant ainsi son habileté à produire de la polysémie en jouant sur les sons.

Ailleurs, l'action se déroule dans un édifice universitaire, alors que le fondé de pouvoir d'une banque, appelé à passer un test d'évaluation, est confronté à un monstre bureaucratique surréel. « Joseph K... inquiété par un atermolement » est un mélange de Kafka et de Lewis Carroll, dans lequel chaque personnage semble sortir d'une boîte à surprises où la dimension temporelle semble avoir perdu toute linéarité: « Votre évaluation, ce sera l'an prochain, ou c'était le mois avant-dernier, je ne sais plus » (p. 22). Pourtant, en dehors de ce réseau de personnages rongés par l'incertitude et plus énigmatiques les uns que les autres, il y a « [des] gens, partout, qui sont [...] sûrs de leurs croyances, de leurs valeurs, qui savent où est le bien et le mal » (p. 29). Voilà un exemple du regard critique que Carpentier jette sur la société contemporaine, tout en sachant habilement caricaturer, comme c'est le cas ici, nos machines administratives qui ressemblent souvent à un mélange des univers d'*Alice au pays des merveilles* et du *Procès*, tant elles sont contaminées par une multiplication de faux-fuyants et de tergiversations.

Alors que le troupeau humain peut tantôt être observé de haut par quelque être dénaturé, on le retrouve au cœur de l'action dans « Le "aum" de la ville », alors qu'une force mystérieuse vient hanter l'île de Montréal et que les statues de tous les coins de la ville s'éveillent pour exercer une vengeance. Dans cette fable apocalyptique, paradoxalement construite sur le modèle de la Création en sept jours et reprenant, entre chaque épisode, une version nouvelle de cette phrase bien connue de la Genèse: « Il y eut un soir... et il y eut un matin », Carpentier aborde le problème de la croyance humaine en peignant une foule qui, devant des événements qui échappent à la raison, se met en quête d'un absolu. Rien n'est épargné pour créer une atmosphère surréaliste dans laquelle le commun des mortels, à qui tous les événements échappent, n'a le choix que de se soumettre.



Les neuf nouvelles du recueil de Carpentier diffèrent énormément les unes des autres, mais dans chacun des cas, peu importe la nature des acteurs, qu'ils soient prophètes ou disciples, robots ou holos, suivis ou suivants, le récit vient cerner, dans un univers dénaturé et difficilement admissible, une essence commune à toutes ces créatures qui, nonobstant leur forme, finissent toutes par ressembler au plus commun des êtres humains, c'est-à-dire à celui qui cherche à comprendre les hasards du destin et à tout mettre en œuvre pour échapper aux méfaits de la fatalité.

Que l'on aime ou non une forme aussi peu réaliste, on ne peut qu'admirer le style de Carpentier qui semble réinventer l'écriture à chaque ligne. Si certains textes apparaissent comme de véritables histoires à dormir debout, on ne s'ennuie pas à y découvrir la recherche stylistique. Tout est neuf, le cliché brille par son absence et le narrateur, emporté par sa volubilité descriptive qui semble intarissable, amorce souvent d'habiles manœuvres. Il se sent même obligé, à un certain endroit, de couper son élan: « (Mais je m'arrête ici; la séduction des mots commence de l'emporter sur le plaisir de l'intrigue!) » (p. 50). On se rappelle que Balzac avait fait la même chose dans sa description de la pension Vauquer dans *Le Père Goriot* et que le lecteur saturé de détails ne pouvait qu'en être soulagé. Avec Carpentier, au contraire, on sent qu'on pourrait en prendre encore sans risquer l'indigestion.

Cette œuvre est susceptible de plaire aux mordus du genre fantastique ou de la science-fiction ainsi qu'à tout lecteur à la recherche de sang neuf prêt à s'embarquer pour des aventures abracadabrantes.

François Lizotte

Montréalités

EN COLLABORATION (sous la direction de Micheline La France), *Nouvelles de Montréal*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 235 p.

Célébrée par toutes les formes d'art pour son 350^e anniversaire au cours de l'année 1992, la ville de Montréal est, pour *Nouvelles*

de *Montréal*, le prétexte au rassemblement d'une trentaine d'écrivains. Alors que les contraintes du sujet imposé semblent souvent affecter plusieurs des auteurs participants à ce genre d'exercice, ce collectif, sous la direction de Micheline La France, apparaît comme une réussite: non seulement retrouve-t-on dans *Nouvelles de Montréal* un ensemble de textes de qualité, mais, en plus, il est souvent possible, par la seule facture des textes, d'en reconnaître les auteurs.

L'aspect le plus frappant du recueil est sans nul doute la thématique amoureuse qui en traverse les récits plus que toute la ville de Montréal elle-même, souvent laissée en arrière-plan, témoin passif quoique durable, ombre d'amours immenses. Souvent pur décor, simple occasion d'évoquer quelque désillusion ou déception, le Montréal décrit est plus fidèle, même en mode mineur parmi tous ces amours bafoués, que l'être aimé dans nombre de récits (entre autres pour les Gaétan Brulotte, Francine D'Amour, Jean-Paul Daoust, Madeleine Monette et Hélène Rioux) où des cœurs insulaires de tous âges incarnent autant de solitudes malmenées. Dans ce carrefour gris qui rappelle une conception peu optimiste du genre nouvellistique et qui se termine tout en nostalgie (Claude Jasmin), même l'adolescence peut se faire trompeuse (Daniel Gagnon), l'enfance agressive (Noël Audet).



Cette réalité souvent désespérante qui traverse le recueil est toutefois ponctuée par quelques factures merveilleuses (Louise Maheux-Forcier, Madeleine Ouellette-Michalska) et par le traitement parfois original que certains auteurs (notamment Emmanuel Aquin, Hugues Corriveau et André Brochu) ont fait de la ville, sans laquelle leurs récits perdraient tout leur sens. Mais s'il faut décerner la palme à quelque récit parmi ce bel ensemble, il faudrait tout de suite songer à la magnifique nouvelle « Le promeneur de poissons » (Robert Baillie), où le ton juvénile du narrateur ne parvient pas à masquer des drames profonds.

Nouvelles de Montréal regroupe de fort bons récits, parfois d'excellents même, proposant une image de Montréal souvent

marquée par la nostalgie, où solitude et déception amoureuse apparaissent comme d'inévitables montréalités.

Claude Grégoire

Nouvelles des plaines

Collectif, *Accostages*, Saint-Boniface (Manitoba), Les Éditions du Blé, 1992, 162 p.

Un vent des plaines souffle sur nous les récits et nouvelles de cinq auteurs dont trois publient ici pour la première fois. Un vent frais, tantôt aux effluves de blé tantôt aux parfums plus durs, mais qui nous transportent vers des rivages inconnus et touchants. Et aux textes de ces auteurs disparates qui n'ont en commun qu'un thème, se joignent les dessins de l'artiste visuel Réal Bérard.

« Échouer » est le thème qu'on nous propose. Échouer dans les deux sens du mot, c'est-à-dire aboutir et rater, et c'est précisément ce qui arrive à ces nouvellistes : certains « aboutissent » et nous donnent de quoi nous mettre sous la dent pendant que d'autres « ratent » et ne nous livrent que des ébauches de ce qui aurait pu être de bons textes de création. Ainsi, René Amman y va d'une plume habile et nous offre, par petites bribes, des récits du genre « terroir », se rapprochant plus de la légende que de la nouvelle, qui ne sont pas sans rappeler les histoires de la tradition orale comme seuls savaient les conter nos grands-pères. Dans une autre veine, mais d'une manière tout aussi élégante, René La Fleur, le plus jeune participant, explore avec intelligence les accostages intérieurs, souventes fois relevés d'une sauce épicée avec un soupçon de science-fiction. « Phénix » et « Correspondances » sont deux de ces nouvelles qu'on lit et relit avec un sentiment mixte de plaisir et de stupeur. Pauline Johnson-Tanguay, tout comme François-Xavier Eygun (plus connu comme poète), ne publient chacun qu'une nouvelle, ennuyante par-dessus le marché et qui, dans les deux cas, ressemble davantage à une composition imposée qu'à une création libre. Monique R. Jeannotte, quant à elle, se tire

fort bien d'affaire avec quatre textes somme toute divertissants et remplis d'imagination.

Évidemment, la publication d'un tel collectif représente un défi intéressant, mais assez difficile à relever. Ici, le recueil n'est pas à la hauteur de ce qu'en dit Ingrid Joubert dans sa présentation. Les dessins de l'artiste, quoique beaux, n'apportent rien de plus à l'ouvrage et l'inégalité entre les auteurs est beaucoup trop flagrante. On aurait sûrement gagné à éliminer ou à remplacer quelques nouvellistes pour donner plus d'espace à ceux qui ont vraiment quelque chose à dire. En ce sens, le nom de René La Fleur est à retenir et à surveiller.

Stefan Psenak

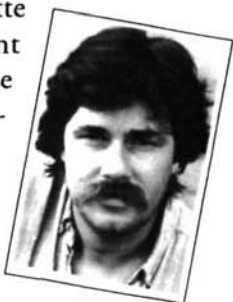
Voyages intérieurs

Sylvain Rivière, *L'errance est aussi un pays*, Montréal, Guérin littérature, 1992, 256 p.

On retrouve toujours chez Sylvain Rivière¹ cette bonhomie et ce ton égrillard qui le caractérisent et qui ne font, somme toute, que dissimuler une profonde tendresse pour les êtres, plus particulièrement les marginaux.

À cet effet, la solitude joue un rôle de catalyseur chez certains personnages qui, incidemment, ne se réalisent qu'en se démarquant du groupe, étape déterminante dans leurs quêtes d'absolu et de liberté.

Le sentiment d'appartenance est pourtant manifeste, du moins sur les questions de la langue et du pays. Les valeurs véhicu-



1. Nous avons déjà recensé, dans le numéro 26, les ouvrages suivants du même auteur: *La S'maine des quat' jeudis*, 1989, 177 p., et *Le Bon Dieu en culott' de v'lours*, 1990, 294 p.

lées dans ce recueil tendent toutefois à l'intériorité, comme si l'on ne formait un pays qu'avec ce que l'on a en soi, thèse brillamment défendue dans « Le voyage de l'intérieur ».



La langue s'avère un aspect marquant, non seulement par son rattachement à la question de l'identité nationale, mais également par sa portée dénonciatrice. Dans « Les portes du temps », l'auteur met en évidence certaines pensées réductrices. Des chercheurs proposent à Maxime Aspirot des traitements susceptibles de corriger son accent gaspésien. Il accepte de bonne grâce jusqu'au jour où il envoie tout ce beau monde promener, conscient du fait que « le pays d'un homme, c'est son accent » (p. 171).

Mais la langue occupe surtout une fonction ludique. Le jeu est certes indissociable de cet univers de jeux de mots, de poésie et enrichi par la parlure gaspésienne.

L'érotisme ne se prend jamais au sérieux. L'auteur, dans « Le Gaspesian-pis », traite du désir de la femme avec habileté et un humour de bon ton. Une veuve nommé Dolance caresse le rêve d'aller à Bruxelles voir de près le fameux *Manneken Pis*. Une fois sur place, elle constate que l'objet de ses fantasmes ne correspond pas tout à fait à son idéal masculin.

Jouant tantôt sur l'émotion, tantôt sur l'humour, Sylvain Rivière sait, quand il le faut, nous « brasser » subtilement. Le ton badin, qui augmente le plaisir de la lecture, n'atténue en rien le sérieux des propos. Force est d'admettre que les textes tiennent davantage du conte que de la nouvelle en ce sens que l'on raconte plus que l'on n'évoque. Déformation professionnelle compréhensible (et sans doute souhaitable) pour un tel conteur. Nous nous devons également, déformation professionnelle de notre part cette fois, de souligner le manque de rigueur (ou d'attention) de l'éditeur qui a laissé se glisser une erreur en page de garde où l'on identifie ce livre comme un roman, information contredite de toute façon par la note au verso.

Martin Thisdale